

# Chapitre 2

---

## Mes études secondaires à Saint-Louis (1945-1952)

Durant l'année 1947-1948, j'étais à l'internat où j'ai pu travailler dans de bonnes conditions. La nourriture qu'on nous servait était relativement correcte. La discipline était telle que les élèves étaient obligés de travailler dans une atmosphère saine d'émulation. Mes aînés sénégalais comme Aw Tidiane m'encourageaient et m'aidaient dans mes travaux. Il existait une bonne bibliothèque où les élèves pouvaient se procurer les livres qu'ils voulaient. L'un des plus grands lecteurs de romans policiers était Cheikh Hamidou Kane dit Kakha. C'est lui qui m'a prêté une fois *L'Âne de Buridan*. La pratique du français était de rigueur, puisque les élèves étaient originaires des différents territoires de l'Afrique occidentale française et du Togo. Pendant la récréation, nous jouions au football ; le soir, c'était les séances de bal avec harmonica ou banjo. Les internes avaient créé un journal humoristique *Bizuth* dont le style caustique ne manquait pas de déranger certaines personnes égratignées. Mais c'était une bonne école de journalisme pour ceux qui collaboraient assidûment au journal et un bon exercice de style. Cheikh Hamidou assurait l'animation du journal.

L'internat était surtout peuplé d'élèves non sénégalais. Aucun Saint-louisien n'était présent à l'internat où les élèves du Sine Saloum, la première région arachidière du pays, étaient les plus nombreux du Sénégal à la suite de l'ouverture du premier concours des bourses survenue en 1946 dans le cadre des réformes initiées par le recteur Jean Capelle. Rares étaient les internes blancs. Je me souviens de la présence d'Alain Borg qui était un fils d'un planteur blanc de la Côte d'Ivoire et qui était handicapé moteur. Quelques Libanais comme Dib Ayéche, fils d'un commerçant de la Côte d'Ivoire, était interne. On comptait quelques Antillais comme Didier, un élève efféminé et au menton en galoche. Son correspondant était M<sup>e</sup> Caffié, un Antillais. Il y avait un autre Antillais M. Monville qui finira par transférer son étude à Dakar. Les Antillais constituaient une forte colonie à Saint-Louis qui a connu un gouverneur antillais Wiltord, un socialiste allié de M. Lamine Guèye.

Après mon succès à l'examen, l'ami de mon père, Alioune Sow, me demanda de m'inscrire en section A pour faire du latin. Mais les autorités du Lycée n'étaient pas favorables à la présence de Noirs dans cette section où dominaient les fils des Antillais et des Français. Lorsque je l'ai informé de l'attitude des autorités du Lycée qui m'ont inscrit d'office en section moderne, il est intervenu pour que je fasse du latin pour plus tard faire du grec en quatrième année.

Cet ami de mon père qui était d'une très grande intelligence prit la précaution de me présenter à un de ses amis français qui était employé à l'imprimerie du gouvernement que les Saint-louisiens appellent bureau « *takhavalou* » (en wolof bureau où l'on se tient toujours debout). Cette famille française ouvrière m'avait complètement adopté. J'habitais à Sor chez un des amis cheminots de mon père, Dupuy Alexandre et j'allais régulièrement rendre visite à cette famille française qui me donnait l'occasion de pratiquer la langue française. Ce n'était pas une mince affaire, car j'étais au Lycée en compétition avec des Français dont la langue maternelle est la langue d'enseignement. J'étais aussi en compétition avec des élèves venant de la Guinée, de la Haute-Volta, du Togo, du Dahomey, de la Côte d'Ivoire, de la Mauritanie et du Sénégal et vivant en général à l'internat. La langue de communication était obligatoirement le français. Je souffrais, étant à l'externat, d'un handicap grave : le déplacement de Sor à l'île, les conditions épouvantables de logement (absence de table de travail, absence de lit, point de petit-déjeuner le matin, etc.). Par ailleurs, mon correspondant qui aimait prendre avec ses amis des boissons alcooliques tous les samedis nous obligeait à quitter la maison pour nous distraire à l'extérieur. Ces scènes de beuveries m'ont complètement traumatisé. C'est de là que j'ai commencé à détester l'alcool à la suite des méfaits qu'il avait sur les grandes personnes perdant tout contrôle sur elles-mêmes. Mais je n'ai jamais eu le courage de dire tout cela à mon père car il ne me laisserait même pas un jour de plus chez son ami qu'il ne connaissait pas comme alcoolique.

J'ai passé une mauvaise année en sixième pour les raisons que j'ai déjà indiquées. Le lycée n'avait pas les meilleurs professeurs. On y comptait beaucoup d'instituteurs ou d'institutrices blancs qui n'avaient pas les qualifications nécessaires. Par exemple, Madame Béart, femme de Charles Béart, directeur de l'École normale William Ponty de Sébikhotane, nous enseignait le français et la géographie. Dans cette matière, la géographie, apparaissait très nettement son incompetence lui valant très souvent le chahut des élèves. Son cours de français n'était pas de la meilleure facture. Le cours de latin était dispensé par Laurent, un professeur d'une grande stature squelettique et molasse, qui n'arrivait pas à tenir la classe. Les chahuts fusaient de partout et des pantins qui l'agaçaient étaient accrochés au plafond. Il en éprouvait une grande frayeur. Grâce à des sarbacanes, certains élèves perturbaient la classe en envoyant au plafond des boules de papier. En classe, certains élèves se permettaient d'asperger de l'encre par derrière sur ses pantalons à tel point qu'il a été obligé de porter un costume

bleu toute l'année. En ville, il n'avait pas la paix ; les élèves le pourchassaient pour le chahuter. Devant cette situation, il a été obligé de demander son affectation à Abidjan l'année suivante.

En anglais, nous avions une vieille dame, Madame Feix qui nous amusait beaucoup par son accent. Le cours d'histoire n'a pas pu être dispensé à cause du rapatriement du professeur qui a eu la tuberculose. Les élèves ne prenaient pas au sérieux le cours de dessin assuré par Mme Goffard. Ils ne croyaient pas à son utilité.

Le surveillant général, un corse Peretti, était très respecté. Il en imposait aux élèves qui le craignaient beaucoup. Le proviseur Guy Sesia, un autre corse, était un ancien rugbyman qui s'imposait par sa stature physique et son éloquence. Il avait l'art de très bien présenter les professeurs, les conférenciers et les musiciens. Je me souviens d'avoir eu comme condisciple Ndaw Mayoro (surnommé Duc de Gandiole) qui sera plus tard un inspecteur des impôts, John Wrigth, un brillant élève dahoméen, Moïse da Silva, un Dahoméen qui se disait être un brésilien, Fernand Brigaud, un métis saint-louisien qui sera un haut cadre à Air Afrique et à Air Sénégal, Viala, le fils d'un militaire français, etc.

À la fin de l'année, j'étais condamné pour passer en cinquième à subir un examen en français. Mon père était embarrassé. Il ne pouvait pas me faire travailler le français à Diourbel. Il a réussi à me trouver un avocat soudanais qui habitait dans un des logements de la gare pour me faire des cours de français. Il m'a fait travailler surtout sur le fameux roman : *Le dernier des Mobicans*. J'ai tiré les leçons de mon expérience saint-louisienne. J'ai demandé à mon père de payer pour que je puisse entrer à l'internat qui était le meilleur lieu d'étude pour un élève qui venait de l'intérieur du pays. Il accepta bien qu'il jouissait de moyens financiers assez limités. Il fallait préparer obligatoirement un trousseau et payer tous les trimestres les frais d'internat.

Mon père m'envoya chez Marthe Faye, la femme de Diégane Joseph Senghor qui tenait un bar non loin de la boutique de Soudou Faye, un célèbre commerçant sérieux qui soutenait politiquement Léopold Sédar Senghor. Cette femme catholique qui s'adonnait à la couture me prépara le trousseau nécessaire à tout élève interne.

Le calvaire que j'ai vécu comme élève externe, devant quitter « *Ben Talli* » tous les matins pour me rendre au lycée, était terminé. Mais j'étais astreint à passer la nuit à l'École Blanchot en raison de l'exiguïté des locaux affectés aux internes du Lycée.

Les locaux du lycée étant exigus, certains élèves internes comme moi, passaient la nuit à l'École Blanchot dans le quartier sud de Saint-Louis. Ce sont les instituteurs préparant le baccalauréat qui étaient nos surveillants d'internat. Ils nous conduisaient chaque soir du lycée à l'école Blanchot. Ils s'appelaient : Djimé Diallo, un soudanais, Racine Touré, frère de Mamoudou Touré qui sera plus tard un médecin en Mauritanie, Ibrahima Sourang qui deviendra plus tard pré-

fet dans l'administration territoriale du Sénégal indépendant, Fodéba Keita, dirigeant des célèbres ballets africains, ancien ministre guinéen de la défense qui sera exécuté par le régime dictatorial de Sékou Touré, etc. À la fin de l'année, Fodéba Keita organisa une grande soirée musicale au dortoir de l'École Blanchot avec le concours de Facelli Kanté, un guitariste.

Comme maîtres d'externat, nous avions Massata Ndiaye, dit Naja, Bathily qui se proclamait citoyen belge né à Matadi du Congo, et Bocage un jeune Français qui était marié et qui me donnait des cours de violon.

Bathily est une figure légendaire au lycée Faidherbe. Il a vu passer beaucoup d'élèves originaires de tous les territoires de l'Afrique Occidentale. Il ne lisait rien quand il nous surveillait. Il était toujours à la porte de la salle d'études pour bavarder ou raconter des histoires qui ne tenaient pas debout. Il aimait débiter des phrases avec grandiloquence. Il aimait s'approprier le fameux vers d'Alfred de Vigny extrait de son poème la mort du loup : « *seul le silence est grand, tout le reste n'est que faiblesse* ». Bathily était relayé très souvent par un surveillant nommé Koné, un énorme colosse peu favorisé par la nature et de surcroît taciturne.

Ce microcosme a permis d'établir de solides relations entre les élèves des différents territoires de la fédération d'Afrique Occidentale et du Togo et des Antilles.

À l'internat, on comptait beaucoup de ressortissants de l'Afrique occidentale et du Togo comme Cyrille Faboumy, Sani Raouf, Rey Euloge Agbo Charles, Rey Desiré, Togbe Olory Germain, Moïse da Silva, Benjamin d'Almeida, Hazoumé dit Babalao, Eiyebiyi (Dahomey), Ferdinand Sangaret, Ernest Richard, Diop Vital, Diop Vincent, Nègre Raymond, Nègre Joseph, Nègre Louis, Roger Antoine, Felicien Antoine (Soudan français) Hubert Amaïzo, Yves Bresson (Haute-Volta), Basque Edmond, Abderahmane Hamza, Charles Chaudron, Guessan Pierre Koffi, Alessé Alexis (Côte d'Ivoire), Sow François, Baldé Mountaga, Ba Mamadou, Magassouba, Ba Sabitou (Guinée), Aw Tidiane, Babacar Ba, Ba Serigne Momar, Adrien Senghor, Ba Moustapha, Babacar Diop dit Ondo, Wane Abdoul Aziz (Sénégal), etc.

Les Dahoméens étaient les plus nombreux à l'internat. Il n'y avait que peu de Mauritanien et de Nigérien.

En cinquième classe, il y avait deux jeunes sénégalaises, toutes deux saint-louisiennes, Houreyratou Sarr et Charlotte Cissé. Le professeur de latin, Plantin, éprouvait un malin plaisir à les appeler « nos grâces ».

Après avoir réussi mon examen de français, je me retrouve en classe de cinquième où la qualité de l'enseignement laissait toujours à désirer. Le professeur de latin, Plantin, ne maîtrisait pas bien sa matière. Il nous contraignait à baisser les yeux et à écrire pour ne pas le voir lire son livre du maître, le corrigé contenant des exercices qu'il nous donnait. Il aimait toujours s'écrier : « Gref-fiers, écrivez – ce n'est pas sur mon pif ».

Nous avions une métisse originaire de Bordeaux appelée Miss Provost en anglais. Elle était énorme et complexée. Elle voulait se faire passer pour une « toubab ». Certains élèves disaient qu'elle avait une sœur, négresse saint-louisienne, qu'elle ne voulait pas reconnaître. Son accent était affreux. Sa prononciation n'était guère éloignée de la prononciation française. Nous nous moquions d'elle, surtout lorsqu'elle abordait le thème « King Arthur ». De plus, elle ne manquait pas de nous rappeler à chaque fois qu'elle est bordelaise. Elle répétait tout le temps « At Bordeaux ».

La quatrième classe est une classe charnière. Les élèves étaient obligés de choisir une deuxième langue en quatrième classe.

J'ai choisi après maintes hésitations de faire du grec. Certains de mes aînés ont essayé de me persuader que la langue de Socrate était trop difficile. Ils me demandaient de choisir l'espagnol qui était facile ou, à la rigueur, l'allemand. J'avais commencé à hésiter et à jeter mon dévolu sur l'espagnol et j'annonçais quelques brides d'espagnol. Mais le grec me fascinait beaucoup. Mes aînés insistèrent en me rappelant qu'Abdoul Aziz Wane, un brillant élève ayant réussi au concours d'entrée à l'École centrale, a été obligé d'abandonner le grec pour s'engager dans les carrières scientifiques.

La fréquentation de mon *Epitomé historiae Graecae* m'avait incité à apprendre la langue grecque. De plus, je me disais aussi que si je devais faire des études de médecine, le grec me serait d'une très grande utilité. Ainsi, j'ai choisi la langue d'Homère au détriment de la langue de Cervantès.

Nous étions très peu nombreux à faire du grec. Je me retrouvais avec quelques condisciples comme Fernand Brigaud, un métis saint-louisien, une antillaise Saint-Prix, un saint-louisien Mayoro Ndaw, un véritable calligraphe et joueur de tennis. Ce dernier était considéré comme un toubab. Il en avait l'accent. On l'appelait le duc de Gandiole.

Comme professeur de grec, nous avons eu le malheur d'avoir Plantin dont la maîtrise de la langue de Platon laissait à désirer. Il nous donnait des versions et non des thèmes. Il disposait de corrigés. Quand il corrigeait les thèmes, il ne contestait jamais ce que nous avancions, il disait toujours : « je dirai plutôt... », et il lisait ce qu'il y avait dans son livre du maître. Nous avons réussi à nous le procurer. Une fois nous lui avons joué un tour. Nous savions qu'il fréquentait la bibliothèque du Mess des officiers situé au Rognat nord et à côté du lycée. Ndaw Mayoro et moi, nous avons emprunté les livres qu'il utilisait. Il était furieux quand il a su les noms de ceux qui avaient emprunté les livres contenant les corrigés. Sa femme était l'économe du lycée.

En quatrième classe, nous avons comme professeur de mathématique, René Guillot, un écrivain qui venait quelquefois en classe avec son violon et qui aimait, dès qu'il rentrait dans la classe, nous dire : « les mathématiques ne sont pas tristes » d'une voix rauque. Sa passion pour sa matière était assez tiède. Il

refusait de nous donner les solutions lorsque nous lui soumettions des problèmes à résoudre immédiatement. Il nous demandait d'attendre la semaine prochaine. Notre professeur de latin et de français, Denat n'était pas particulièrement fort. Il nous obligeait à traduire les textes latins mot à mot et il se contentait de nous donner la traduction en bon français en lisant son livre de corrigés. Par contre, nous avions un très grand respect pour le professeur de mathématiques, Coste. Le professeur d'histoire et géographie, Lorenzini, un corse, nous amusait beaucoup, car il aimait répéter les expressions comme « n'est-ce pas également ? » et « voyez-vous ? » plusieurs fois en classe. Nous passions tout le temps à les comptabiliser. Ce professeur préparait bien ses leçons et faisait de grands efforts pour se détacher de ses notes. Il était fier d'être corse comme Napoléon Bonaparte dont il vantait les mérites. Il nous fit une remarquable leçon sur la bataille d'Austerlitz. En anglais, nous avions une jeune dame qui nous avait séduits par son accent et qui nous a rendu mémorable le fameux poème de Wordsworth : « Daffodils ».

En troisième classe, l'année s'est déroulée normalement. Mais nous avions un professeur, Monsieur Boegner qui était un instituteur incapable de faire correctement son cours et quelquefois incapable de trouver la solution des problèmes qu'il nous donnait. Il se fâchait très souvent et ne manquait de menacer de boxer sur la place Faïdherbe certains élèves qui le mettaient en difficulté. Le professeur de sciences naturelles, Puyot faisait très bien son cours. Il savait dessiner. Mais il était d'un chauvinisme étriqué. Il ne manquait de dire que c'est un Français qui est à l'origine de telle ou telle découverte. Il nous rappelait que nous étions des Français. Il aimait humilier certains élèves qu'il ne portait pas dans son cœur. Je me souviens de l'avoir entendu tenir des propos désobligeants à l'endroit d'un jeune ivoirien d'origine sénégalaise et fils d'un riche planteur Issa Sy qui portait de très beaux costumes : « Je ne suis pas plus âgé que vous. Votre place n'est pas ici. Vous feriez mieux d'aller chausser des savates d'un créole ». Dès le lendemain, cet élève outré par ses propos, a quitté de lui-même le lycée. Puyot était un gallocentriste. Il considérait que les Africains ne pourraient que réciter sa matière. Il leur donnait de très bonnes notes en conséquence.

Arrivé en classe de seconde, il fallait opter pour une section : A pour ceux qui voudraient continuer à faire du latin et du grec ; C pour ceux qui, tout en faisant du latin, devaient suivre les cours de mathématiques, de physique et de chimie en même temps que les élèves de la section moderne. J'ai choisi de m'inscrire en section C. Mais ce choix déplut à mon professeur de français et de latin, Jean Galet, ancien proviseur du Lycée Van Vollenhoven, et agrégé de lettres. Si j'abandonnais l'étude du grec, ses effectifs diminuaient. Il me le fit sentir très fortement. Je suis resté en section C pendant un trimestre pour revenir en section A. Il en était très heureux et nous étions huit seulement en classe de grec dans une toute petite salle tout autour d'une table ronde (Ndaw Mayoro,

Blaise Ndiaye, Joseph Maka, Mlle Chareton, Mlle Saint Prix, Fernand Brigaud, Georges Flamant). Il faut le dire, il dominait les matières qu'il enseignait : le latin, le grec et le français. Il éprouvait une grande aisance pour nous faire faire des thèmes grecs que redoutaient beaucoup de professeurs préférant les traductions relativement plus faciles du grec en français. Il nous avait bien initiés à la prosodie grecque. Il nous avait suffisamment armés pour affronter l'accentuation en grec qui était très difficile. Nous l'admirions parce qu'il acceptait à brûle pourpoint de nous traduire *perto libro* des textes grecs ou latins sans aucune préparation. En seconde classe, j'ai eu le premier prix de mathématique avec 15/20 et le premier accessit en anglais. En grec, j'étais deuxième au premier trimestre et premier au deuxième trimestre. En latin, j'étais troisième en seconde C au premier trimestre, premier au second semestre en seconde classique et cinquième au troisième trimestre.

En première classique, j'avais Galet comme professeur de français, de latin et de grec, Lorenzini comme professeur d'histoire, Mme Provost comme professeur d'anglais, Cance comme professeur de physique, Marsellesi comme professeur de mathématique. Ce dernier qui était licencié grâce aux sessions spéciales organisées en faveur des militaires ne brillait guère. J'ai pu avoir le premier prix de grec et le premier accessit en thème latin. Nous étions quatorze en classe de première classique.

En classe de philosophie, nous avons les professeurs suivants. Philosophie : Jean Vigneau ; histoire : Félix Brigand ; anglais : Bernard ; mathématiques : Mme Benetrix ; physique : Cance ; sciences naturelles : Puyot. J'ai eu le deuxième prix de philosophie avec l'appréciation de J. Vigneau : satisfaisant à tous égards. Nous avons de l'admiration pour ce brillant professeur qui a longtemps enseigné en Tunisie, à l'île de Djerba dont il nous vantait les charmes. Il aimait nous lire les extraits de *Ainsi parlait Zarathoustra* de Nietzsche et *Regards sur le monde actuel* de Paul Valéry. Il nous faisait remarquer que nous n'apprécierons la profondeur des idées développées dans ce livre qu'à l'âge adulte. J'ai eu le deuxième prix de physique avec la mention très bon élève du professeur Cance. Il y avait en classe de Terminale trois textes obligatoirement expliqués durant l'année scolaire. *Discours de la méthode* de Descartes, les *Cours de philosophie positive* d'Auguste Comte et *l'Introduction à la méthode expérimentale* de Claude Bernard.

Nous étions 11 dans la classe. Le premier prix de philosophie était décerné à Henri Louis Valantin, petit frère de Christian Valantin, mon futur condisciple à l'École nationale de la France d'Outremer (ENFOM) en 1957-1958.

En classe de philosophie, j'étais recruté comme maître d'internat. J'avais vu Cheikh Sidya Berthé lire les ouvrages de Mao Tse Toung et notamment *Démocratie nouvelle*. Il y avait aussi un élève Dahoméen Théodore Bankolé qui s'intéressait à la littérature marxiste.

À la veille des examens, une grève de restaurant éclata spontanément. Elle était motivée par la mauvaise qualité des repas. L'administration du lycée se mit à qualifier la grève de politique. Elle affirma qu'elle a été organisée par le Parti communiste français et notamment par Jacques Duclos, le secrétaire adjoint de ce parti, qui venait d'organiser une manifestation à Paris contre le général américain Ridgway.

Le lycée fut fermé. Et les internes étaient obligés d'aller loger chez leurs correspondants. Guy de Souza, un élève dahoméen dont la mère Mme Duranton était sage-femme à Diourbel et moi, nous nous sommes rendus au domicile de Boubacar Sarr, un employé de Peyrissac membre de l'Union Démocratique Sénégalaise (UDS) dirigé par Latyr Camara. Dans sa maison située à Ndar Toute et à côté de l'institution Joseph Cluny, recevant des orphelines et des métisses non reconnues par leurs pères français, nous avons eu l'occasion de lire les journaux du RDA dirigé par Houphouët-Boigny et notamment le *Réveil*.

Cette année 1952 était marquée par la candidature de Gabriel d'Aboussier au poste de sénateur du Sénégal. Cette grande figure du RDA anticolonialiste avait été exclue du parti pour avoir refusé le repli tactique décrété par Houphouët qui avait choisi de collaborer avec les autorités coloniales sous la houlette de François Mitterrand. D'Aboussier avait échangé des lettres avec Houphouët qui étaient publiées dans une brochure. Il avait organisé avec Latyr Camara un grand meeting au cinéma Rex situé au sud non loin du studio du photographe Caristan.

Ce jour-là, les Saint-louisiens étaient émerveillés lorsque Gabriel d'Aboussier prit la parole. C'était un monument d'éloquence. Il a su faire vibrer le public, lorsque, au crépuscule, il invoqua les morts de Thiaroye. La salle était debout, complètement électrisée.

C'est à l'occasion de l'enterrement de Iba Mar Diop, le maire de Saint-Louis que le député du Sénégal, Léopold Sédar Senghor, vint à Saint-Louis. Les parents d'élèves lui ont demandé d'intervenir et d'inviter les autorités coloniales à rouvrir le lycée en raison de l'imminence des examens. J'étais chargé de recopier proprement la lettre adressée au gouverneur du Sénégal chez le docteur Doumbia, un médecin africain guinéen.

Les autorités ont accusé le Parti communiste et le RDA d'avoir organisé la grève. Elles ont décidé d'exclure du lycée les deux élèves ivoiriens : Alexis Alessé et Pierre Koffi Nguessan qui étaient en classes terminales. Traumatisé par cette décision injuste, Alex Alessé finira par mettre fin à ses jours, une fois rentré en Côte d'Ivoire. J'avoue que c'était la première fois que j'entendais parler du Parti communiste français et de Jacques Duclos.

Mon père vint à Saint-Louis pour s'enquérir de ma situation. Il est venu chez Boubacar Sarr où il a trouvé une bouteille de vin sur la table à manger. Je n'ai pas voulu compromettre les relations de mon père avec mon correspondant, je



lui ai caché la vérité. Je lui dis que ce litre de vin était destiné à Mme Duranton venu rendre visite à son fils, Guy de Souza. Mon père très content des bienfaits de mon correspondant l'invita à Diourbel et le combla de cadeaux.

Malgré la fermeture du lycée, les examens du baccalauréat avaient été organisés. Les résultats de l'écrit proclamés, les candidats ayant réussi étaient obligés d'aller au lycée Van Vollenhoven de Dakar pour passer les épreuves orales. Nous étions logés à l'internat où l'on mangeait mieux qu'à Saint-Louis. C'est par l'autorail Dakar-Saint-Louis que nous avons voyagé. Certains élèves saint-louisiens qui n'avaient jamais quitté l'île franchissaient pour la première fois le pont de Leybar.

Il me paraît utile d'évoquer rapidement le contenu de certaines disciplines qui nous étaient enseignées au lycée Faidherbe.

La maîtrise du français était un objectif fondamental pour les élèves africains dont les parents ne parlaient pas la langue de Molière. Ce qui n'était pas le cas des élèves blancs ou antillais. Au lycée, on supposait que les élèves avaient suffisamment maîtrisé la langue française au niveau de la quatrième classe. En troisième classe, il n'y avait plus de dictée. Aussi l'orthographe était censée être maîtrisée. Par contre, à l'école primaire élémentaire Blanchot qui ne recrutait que des Africains, la dictée était obligatoire. Elle occupait une place importante dans les matières retenues pour passer le Brevet élémentaire.

Les grands auteurs classiques étaient enseignés de la quatrième en première classe : *Esther* de Racine en cinquième, *Le Cid* de Corneille en quatrième, *Le bourgeois gentilhomme* de Molière en quatrième. En troisième classe, nous avions à étudier *Les femmes savantes* de Molière, *Horace* de Corneille, *Andromaque* de Racine. En seconde, nous avions au programme : *Cinna* de Corneille.

En première, les explications de texte portaient sur *Le misanthrope* de Molière, *Polyeucte* de Corneille, et *Athalie* de Racine.

À cette époque, Molière était mon auteur préféré. Je dévorais certaines de ses pièces qui figuraient dans ses œuvres complètes.

La lecture était une de mes activités préférées à la suite des encouragements de Jean Galet qui nous avait dressé une liste d'ouvrages à lire comme *Fort comme la mort* de Guy de Maupassant, *Les Chouans* de Balzac, *Le Rouge et le Noir* de Stendhal, *Les Misérables* de Victor Hugo, *L'argent* d'Émile Zola, *Hernani* de Hugo etc.

À Saint-Louis, les élèves du lycée ont souffert de l'absence de théâtres où on pouvait jouer ces pièces. Heureusement une compagnie théâtrale est venue en Afrique noire sous domination française et belge faire une tournée de 7 mois (décembre 1949 – juillet 1950). L'alliance française de Dakar avait décidé de patronner officiellement durant toute sa tournée la compagnie des 4 où on pouvait retrouver Jacqueline Beyrot, Jean Guilhène, Anne Alexandre et Pierre Ringel.

Lors de son séjour à Saint-Louis, cette compagnie donna son premier spectacle classique qui plut beaucoup au public et singulièrement aux élèves africains. La troupe avait organisé un spectacle « Molière » pour les enfants des lycées et collèges. La direction du lycée Faïdherbe envoya quelques élèves à ce spectacle qui a eu lieu dans la salle des fêtes de Saint-Louis située tout près du petit bras du fleuve Sénégal. J'en faisais partie, étant en première classe.

La direction de la compagnie des 4 se décida à ne pas opérer des coupures et à jouer une pièce de Molière tronquée ; elle a préféré présenter un spectacle sous forme d'une petite causerie sur Molière où elle situât chaque pièce à la place qu'elle occupe dans la vie de l'œuvre du grand écrivain et après en avoir donné un bref résumé, elle en joua une scène. Le spectacle comprenait :

- Le dépit amoureux (la scène entre Marinette et Gros-René),
- Les précieuses ridicules (« Sonnet »),
- L'école des femmes (le petit chat est mort),
- Le mariage forcé (Panerace et Sganarelle),
- Don Juan (Pierrot et Charlotte),
- Les femmes savantes (première scène entre Henriette et Armande) et enfin,
- Le malade imaginaire (scène du premier acte entre Toinette et Argan).

À la levée du rideau, la salle contenait 300 enfants garçons et filles, de 12 à 18 ans dont les 2/3 étaient noirs. Ces élèves allaient réagir magnifiquement, constate Pierre Ringel, directeur de la compagnie dans son livre : *Molière en Afrique noire ou le Journal de quatre comédiens*. (Lettre – Préface de Louis Juvet. Paris, Presses du livre français, Paris 1951, 124 pages) : « Dès les premières répliques de la brouille entre Marinette et Gros-René, des premiers rangs d'Africains partirent un bruyant éclat de rire. J'étais rassuré. Nous pouvions « y aller » à fond. Même « L'école des Femmes », pièce assez dure pour un public qui voyait jouer pour la première fois, fut écoutée religieusement, et les effets étaient les mêmes qu'ils auraient pu être en France, à quelque matinée classique du « Français », prouvant par là, s'il en était encore besoin, l'universalité de notre grand génie comique » (p. 43).

Les personnages prescrits par Molière ont un caractère universel que l'on peut retrouver chez tous les hommes vivant dans une société. C'est à cause de cet « humanisme » de Molière qu'il était mon auteur préféré. Je possédais ses œuvres complètes où je pouvais lire des ouvrages qui n'étaient guère expliqués dans les classes des lycées et collèges.

La compagnie des quatre comédiens est allée en Afrique Occidentale à Dakar, Saint-Louis, Bamako, Kankan, Conakry, Abidjan, Lomé, Porto Novo, Cotonou et en Afrique équatoriale à Douala, Libreville, Port Gentil, Fort Lamy, Brazzaville, Léopoldville, Pointe Noire.

Cette vaste tournée a permis à Pierre Ringel d'écrire un ouvrage *Molière en Afrique* qui figurait dans les rayons de la bibliothèque de l'Assemblée territoriale de Saint-Louis. C'est mon condisciple Mayoro Ndaw qui me l'a signalé. À cette époque, je ne l'avais pas lu. Je n'ai pu le faire que maintenant en utilisant l'exemplaire qui se trouvait à la bibliothèque universitaire de Dakar (BUD).

Dans le cadre des activités culturelles de l'Alliance française, certains élèves du Lycée Faidherbe ont pu bénéficier des conférences ou des visites de grands écrivains français comme Emmanuel Mounier (1948), Bernard Simiot, Georges Duhamel. Maurice Genevoix, membre de l'Académie française et auteur d'un roman *Fatou Cissé* est passé visiter le lycée Faidherbe et singulièrement l'internat. Il venait de prendre l'avion, un DC. 4, à Casablanca dans les premiers jours de janvier 1948. Il a consacré sa première matinée sénégalaise à Gorée dont il a donné une belle description :

C'est une toute petite île oblongue – quelques hectares – bossuée pour une moitié, plate pour l'autre ? Un fort vétuste, très anodin, quelques citernes, quelques maisons à vérandas et à toits rouges, quelques broussailles, quelques arbres, et dans toute l'île une atmosphère vieillotte et charmante, Louis Philippe ou Second Empire. Toute la partie basse est pierre chaulée, tuiles neuves, arcades percées sous des cintres d'ombre, contrevents peints, et, par-dessus les toits, rondeurs d'arbres ou cimes de palmiers – Du haut du fort, on les compterait tous (Maurice Genevoix, *Afrique blanche. Afrique noire*. Flammarion, Paris 1949:115).

M. Genevoix a fait une conférence pour les normaliennes de Rufisque qui seront les futures institutrices. La directrice blanche lui a remis deux feuillets dactylographiés. C'était une « composition française », œuvre d'une élève de quatrième année, Mariama Ba, futur auteur d'*Une si longue lettre* et d'*Un Chant écarlate*.

Il s'agissait d'« éclairer par des souvenirs personnels » ces deux vers de la romance fameuse :

Combien j'ai douce souvenance  
Du joli lieu de ma naissance...

Le titre même était donné, *Ma petite patrie*. Et voici ce qu'a écrit la normalienne noire de Rufisque : quelques lignes, rapides et sobres pour évoquer « un quartier de Dakar, bâti face à la mer, sur des collines brunes », des baraques rouges et grises, de hauts arbres qui se lèvent ça et là. Et tout de suite affluent les souvenirs de la petite enfance,

plus pure que la farine de mil, plus ardente que les insectes des champs. La vie était belle, belle la lumière des sentiers où vibrait l'orchestre des métiers. Dans les cours, les femmes pilaient le mil. La chanson nourricière du pilon dans le mortier, la beauté noire et brillante des pileuses mettaient dans mon cœur de la joie. Je songeais au couscous mêlé de lait frais, le lait pur, le lait blanc des gourdes...

C'est ensuite l'école coranique, simple cour « vaste et pierreuse qu'ombrage un benténier touffu », le maître, « vieux marabout paralytique, borgne, édenté », que ses élèves appellent « le Monstre » : « je me revois avec mon petit pagne bleu, l'ardoise battant sur mes cuisses demi-nues ».

Le récit de Mariama Ba est un beau morceau de description des mœurs et des comportements des jeunes filles que l'administration allaient former comme des instructrices. On ne peut résister au plaisir d'en citer de longs passages significatifs d'une époque révolue.

On court follement à travers les filaos pour boire au puits d'un vieux jardinier, importuné par l'essaim des fillettes qu'il chasse sans cesse et qui sans cesse reviennent. On s'affronte « en des luttes terribles où les corps s'enlacent, se meurtrissent, où les plus habiles, les plus fortes jettent sans pitié leurs adversaires à terre ».

Vers trois heures, le jour de la Tabaski, il y avait tam-tam. « Sons retentissants des tabalas des fêtes non plus les tabalas des balles, mais les tabalas de fêtes, mêlés aux chants cadencés... leste, souple, je m'élançais comme mes sœurs. Pouvoir étrange du tam-tam où la musique est mouvement, le mouvement musique. Le sang bouillonnant dans mes veines. Je sautais, je dansais. Je sentais mon ventre qui saillait ou qui s'enfonçait dans mes reins. J'avais huit ans et je criais : « tam-tam, emporte-moi » !

Puis vint mon père, vint l'école et prit fin ma vie libre et simple. On a blanchi ma raison, mais ma tête est noire. Mais mon sang inattaquable est demeuré pur, comme le soleil, pur, vierge de tout contact. Mon sang est resté païen dans mes veines civilisées et se révolte et piaffe au son des tam-tams noirs. Toujours je veux danser, toujours danser, encore danser. Les souvenirs de ma petite patrie aujourd'hui cassée, façonnée, aplatie, transformée en une route qui mène à la boucherie de Dakar, les souvenirs de ma petite patrie font vibrer mon âme, plus que le doigt du diali la corde de son halam. Revivre les douceurs vécues ! Revivre la beauté ardente et forte qui n'est plus que souvenir ! (M. Genevoix *op. cité* pp. 120-121).

Cet académicien sera suivi par l'ami d'Alioune Diop, le philosophe du personnelisme, Emmanuel Mounier qui est venu au lycée Faidherbe visiter l'internat après avoir fait une conférence à la salle des fêtes de la mairie de Saint-Louis. Ce philosophe catholique a fortement influencé Joseph Ki-Zerbo et celui qui sera en Guinée plus tard Monseigneur Tchidimbo. *La lettre à un ami africain* adressée à Alioune Diop, directeur de la revue *Présence Africaine* est demeurée célèbre. Un de mes condisciples à l'école primaire de Diourbel, Alassane Bathily, récitait par cœur ce texte d'Emmanuel Mounier.

À l'issue de son voyage en Afrique Occidentale, Mounier a publié un ouvrage *L'éveil de l'Afrique noire* aux éditions du Seuil en 1948. Sur la couverture figure une belle photo de Jacques Senghor, frère de Mme Basse et d'Henri Senghor, médecin de son état tôt disparu.

Je rappelle que Mounier est le premier à gratifier le Dahomey de l'appellation « quartier latin de l'AOF ». Ce philosophe y a rencontré l'écrivain Hazoumé, auteur du roman historique : *Dognicimi* (Paris Larose 1938) et Maître Pinto qui habite Cotonou, mais son cœur est à Porto Novo :

Comme tout le monde, il sait et ne veut pas s'avouer que Cotonou est la capitale infailliblement désignée par sa situation sur la côte que les jours de Porto Novo, la vieille ville aux séductions provinciales sont comptés – Cotonou, entre la mer et les cocotiers, est le Quartier latin de l'intelligence dahoméenne. C'est de là, sans doute que partira le plus vif éclair de l'esprit dans l'Afrique de demain (p. 126).

Cette intelligence dahoméenne est étrangement proche du génie français : rationnelle, analytique, agile, dégagée des lourdeurs mystiques de l'âme noire sans doute est-ce pourquoi elle a fait la jonction la première. À moins que ce ne soit, comme on le dit ici avec un reflet de malice, parce que le Dahomey est situé sur le méridien de Paris... Elle a son revers : un individualisme accusé, qui parfois laisse à redouter les pires divisions, selon E. Mounier qui ne manque pas de magnifier le royaume du Dahomey qui a été l'un des plus puissants royaumes africains et des mieux organisés. On peut s'interroger sur les raisons de la très forte sympathie que Mounier éprouve pour le Dahomey. À mon avis, c'est parce que ce pays est très christianisé.

E. Mounier met en exergue les caractéristiques des sept territoires de l'AOF qu'il a visités : le Sénégal, porte de l'Europe, le Dahomey, le Quartier latin de l'AOF, le Liberia ou l'émancipation noir sur noir, la Côte d'Ivoire où nos actes nous suivent, les mirages du Niger et le Togo – Cosmopolites.

Le philosophe du personalisme, à l'occasion de sa visite à l'École normale des filles de Rufisque, découvre une élève Mariama Ba. On lui avait demandé, comme à ses camarades de commenter, à l'aide de souvenirs personnels : « Combien j'ai douce souvenance – du joli lieu de ma naissance ». Dans cette petite cour de l'école, trop petite, elles sont une centaine de tulipes noires, robes claires à carreaux bleus et blancs avec de larges épaulettes formant corolle autour des têtes crépues. Elles viennent de tous les points de la Fédération. Celles du Sud sont plus épaisses. Celles du Sud et les Dahoméennes ont des traits fins et de petits bustes menus. La plupart comme Mariama Ba, pilaient le mil dans leur enfance. Il n'est pas commode, note Mounier, de dompter cette force sauvage. Il a fallu leur apprendre, un à un, chaque geste de civilité. Chateaubriand et Molière concurrencent difficilement la nonchalance coquette de l'Africaine. La petite robe blanche et bleue semble avoir imposé un ordre raisonnable et calme sur ce très sage pensionnat.

Mounier a reproduit le texte intégral de Mariama Ba portant la mention : Rufisque, vendredi 14 mars. Il en cita quelques passages et fit quelques brefs commentaires : « Mon sang inattaquable est demeuré pur, comme le soleil, pur, conservé de tout contact ». Du fond de l'âme noire, chaque jour, chez ces

jeunes cloîtrées, des démons aimables et violents viennent déconcentrer l'élite des Fontenaisiennes qui s'attache à les élever. Il n'y a pas longtemps, une cabale se formait contre l'élève la plus douce, et l'accusait d'avoir « marabouté » (envoûté) le professeur pour obtenir les meilleures notes.

À la directrice M<sup>lle</sup> Paquet, très intimement liée aux Romain Rolland et qui en porte la flamme apolitique, Mounier doit une très curieuse expérience. Comme elle rejetait un à un, les trouvant au-dessus du niveau de ces élèves, les sujets de conférence qu'il lui proposait, il aperçut dans ses rayons une anthologie de Charles Péguy. Il lui offrit de lire et de commenter quelques textes. La réussite fut étonnante, selon E. Mounier. Sauf La Fontaine pour les contes d'animaux, rien ne rejoint plus aisément que Péguy la littérature orale du monde noir, avec cette manière de s'installer dans un temps sans fin, ces retours incessants du rythme sur lui-même, jusqu'aux malices qui fusent en éclair dans les failles du lyrisme. Il a recommencé trois fois l'expérience avec le même bonheur.

Au lycée, les professeurs nous faisaient réciter par cœur certains beaux passages des grands auteurs français. En seconde, Jean Galet nous a dressé une liste d'auteurs à lire dont Balzac, Émile Zola, Alphonse Daudet, Prosper Mérimé, Guy de Maupassant, Georges Sand, etc. Il nous avait recommandé d'avoir un cahier de lecture dont une page était consacrée à la définition des mots difficiles et l'autre devait être un recueil des belles phrases de l'auteur.

En seconde classe, Jean Galet s'est contenté d'évoquer très rapidement les œuvres de certains auteurs. Il nous a parlé de Tristan et Yseult et Madame de Scudéry. Par contre, il nous a largement traité des poèmes de quelques auteurs comme François Villon (*La ballade des pendus*) et Clément Marot. Joachim Du Bellay et Pierre Ronsard ont occupé une grande place dans ses explications. Ces deux auteurs m'ont beaucoup impressionné par leur combat pour défendre et illustrer la langue française. Je voyais en eux des nationalistes qui avaient compris l'importance de la langue dans la formation de la nation en France.

Il m'est encore resté dans la mémoire certains vers de Du Bellay comme par exemple :

France, mère des arts, des armes et des lois  
Tu m'a nourri longtemps du lait de ta mamelle  
Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage.

Les odes, sonnets et élégies de Ronsard faisaient partie du menu littéraire que nous offrait Jean Galet. Je n'ai guère oublié l'ode : « O Fontaine Bellerie », ou le sonnet qui commence par « Mignonne, allons voir si la rose... » pour se terminer ainsi : « Cueillez, cueillez votre jeunesse comme à cette fleur la vieillesse. Fera ternir votre beauté ». Nous récitions par cœur le sonnet de Ronsard qui commençait par ces deux vers : « Quand vous serez bien vieille, au soir à la chandelle. Assise auprès du feu, dévidant et filant » et qui se terminait par ces trois vers :

Regrettant mon amour et votre fier dédain  
Vivez, si vous m'en croyez, n'attendez pas demain  
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

Les élèves de ma classe avaient une bonne connaissance des auteurs classiques comme Molière, Racine et Corneille, ainsi que les romantiques comme Victor Hugo.

J'étais touché par le poème d'André Chénier : *La jeune Tarentine. La mort du loup* d'Alfred Vigny avait impressionné toute la classe : « Seul le silence est grand : tout le reste est faiblesse ». Victor Hugo nous avait marqué par ses poèmes célèbres comme *Ce siècle avait deux ans*, *Veni, vidi, Visci*, *A Villequier*, *Booz endormi*... Mon condisciple Mayo Ndaw aimait nous faire le résumé des romans de Victor Hugo.

Nous connaissions bien *L'albatros* de Baudelaire et la poésie musicale de Paul Verlaine. Les œuvres de Chateaubriand comme *Le Génie du christianisme*, *Mémoires d'Outre-tombe*, *René*, *Atala*, *Les Natchez* ne nous étaient pas inconnues. Nous aimions réciter le fameux poème de Lamartine : *Le lac*.

Cette formation littéraire a profondément marqué les gens de ma génération. Elle nous a permis non seulement de maîtriser la langue française, mais aussi de nous familiariser avec les œuvres des humanistes français.

Le proviseur du Lycée Sésia a contribué à associer les élèves aux manifestations culturelles organisées à Saint-Louis sous l'égide de l'Alliance française et à d'autres activités culturelles. Il a permis aux internes d'aller au cinéma Rex pour voir un jeune prodige du violon Roberto Benzi qui s'était révélé à l'âge de 11 ans. Il a aussi organisé un concert de musique classique pour les élèves avec un virtuose du violon militaire Rougeron qui épousera une métisse maroco-sénégalaise et avec sa femme qui était pianiste.

Je dois dire que j'aimais la musique classique. Et j'adorais le violon à tel point que mon père m'a acheté un violon stradivarius commandé à la maison Paul Beuscher à Paris. J'avais comme professeur Bocage, un surveillant français qui me faisait payer ses cours à l'heure. Il m'apprenait à jouer *Réverie* du Schubert, *Tristesse* de Chopin, etc.

Mon séjour de sept ans au Lycée Faidherbe a été salutaire. Il m'a permis d'être en contact avec des élèves venant des autres régions du Sénégal et des autres territoires de l'AOF – Togo, des Antillais, des Français et des Libano-Syriens. La vie à l'internat m'a enrichi et a ouvert mes horizons sur le monde et m'a appris à respecter la discipline indispensable à l'apprentissage de la langue française dont la maîtrise était indispensable à l'étude des différentes disciplines scolaires. Le lycée m'a permis de connaître la grande diversité des habitudes alimentaires, d'habillement, de langues, de goûts, de cultures, etc.

On peut regretter la suppression des internats qui étaient des lieux d'excellence pour les études secondaires. C'est là que se forment les élites.

